

PANDÉMIES : D'HOMÈRE À CAMUS

Une pandémie est une épidémie à l'échelle planétaire. La Peste noire en fut la triste illustration à l'époque du Moyen Âge. La Grippe espagnole en fut une autre au début du XX^e siècle. Aujourd'hui, le sida, et ses millions de malades à travers le monde, ou la menace de la grippe aviaire sont considérées comme des pandémies. Les virus mutent sans cesse et peuvent se révéler dangereux à tout moment. Mais, apparemment, l'homme a jugé que ce n'était pas suffisant. Des laboratoires militaires cultivent des souches virales capables de devenir des armes redoutables en cas de « besoin ».

L'apparition de la nanotechnologie, qui introduit dans l'infiniment petit de la technique, pourrait apporter, comme tout progrès, des avantages mais aussi des inconvénients. La création de mini-robots, invisibles à l'œil nu, deviendrait une menace difficile à contrer.

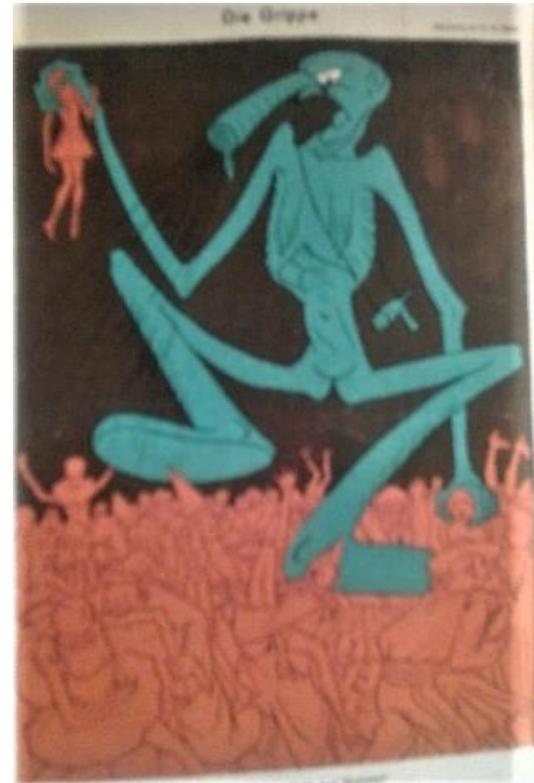
La manipulation génétique est au cœur du problème des OGM. Doit-on manipuler, changer, améliorer ce que la nature a créé ? Vaste question qui ne sera pas tranchée avant plusieurs générations...

(Alain Gousset, *10 façons d'assassiner notre planète*, Paris, Flammarion, 2011 [2007], pp. 93-94)

Les extraits des textes suivants et un choix d'images tracent un rapide tableau des pandémies en neuf sections: (I) une chronologie rapide allant du siècle de Périclès au XXI^e siècle; (II) des souverains fauchés par les pandémies, (III) des sources et des études historiques (IV) suivies d'exemples d'épopée et de théâtre, de fable et de roman; (V) les

croyances et religions se sont mêlé de pandémies; (VI) des cas célèbres mais non confirmés, (VII) de même que des attaques à l'arme biologique sont signalés; (VIII) on s'arrête aux pandémies plus récentes des XX^e et XXI^e siècles, (IX) et finalement au déconfinement.

I. CHRONOLOGIE RAPIDE



La Grippe, une illustration du dessinateur allemand Thomas Theodor Heine pour la revue *Simplicissimus*, 11 février 1929

► **430-426 AV. J.-C.** : Peste d'Athènes (typhus ou variole); 75 000 à 100 000 morts (un tiers de la population grecque).

► **165-180** : Peste « antonine » ou « peste » de Galien (probablement variole); 30 millions de morts, soit 10 à 30 % de la population de l'Empire romain.

► **250-266** : « Peste » de Cyprien (variole ou rougeole); un quart de la

population de l'Empire romain aurait été balayé.

► **542-767** : Peste de Justinien (bubonique); 25 millions à 50 millions de morts, soit 40 % des populations d'Europe et d'Asie.

► **1347-1352** : Grande peste (bubonique); 75 millions à 100 millions de morts, soit 30 à 60 % des populations touchées en Europe, en Asie et en Afrique.

► **1545-1576** : Variole à Mexico; jusqu'à 18 millions de morts, soit environ 80 % de la population.

► **1665-1666** : Peste noire à Londres (bubonique); 100 000 morts, environ 20 % de la population.

► **1817-1860** : Pandémie de choléra; plus de 1,2 millions de morts dans le monde.

► **1894-1924** : Dernière grande pandémie de peste dite « de Chine »; 12 millions de morts, principalement dans les Indes britanniques.

► **1918-1920** : Grippe espagnole; entre 20 millions et 50 millions de morts dans le monde (cinq fois plus que la Grande Guerre), soit environ 3 % de la population mondiale. En tout, 200 millions de personnes auraient été touchées.

► **1957** : Pandémie de grippe « asiatique »; entre 2 et 4 millions de morts.

► **1968-1969** : Pandémie grippale dite « de Hongkong »; entre 1 et 2 millions de morts, dont 31 226 en France.

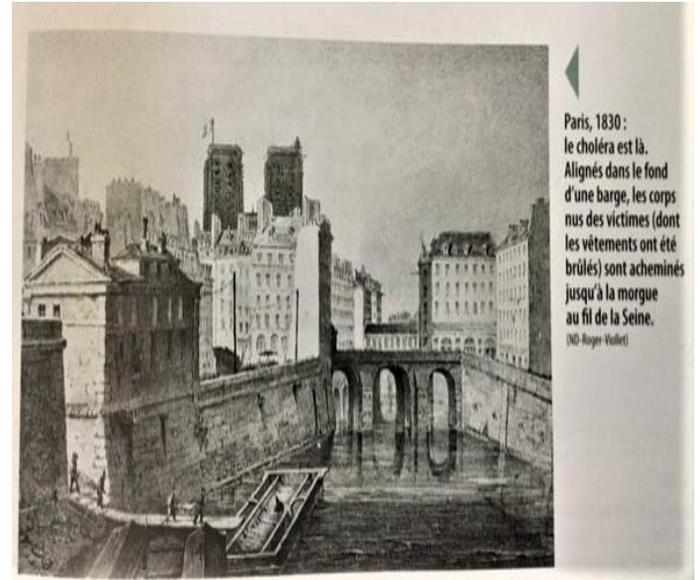
► **Depuis 1981** : Pandémie de sida; 35 millions de morts dans le monde. 37 millions de personnes contaminées en 2015.

► **Novembre 2002 - juillet 2003**: Épidémie de Sras (Syndrome respiratoire aigu sévère); 774 morts, 8000 personnes touchées, surtout en Asie.

► **2013-2015** : Épidémie d'Ébola (en Sierra Leone, en Guinée, au Libéria); plus

de 11 300 morts pour 28 600 cas observés.

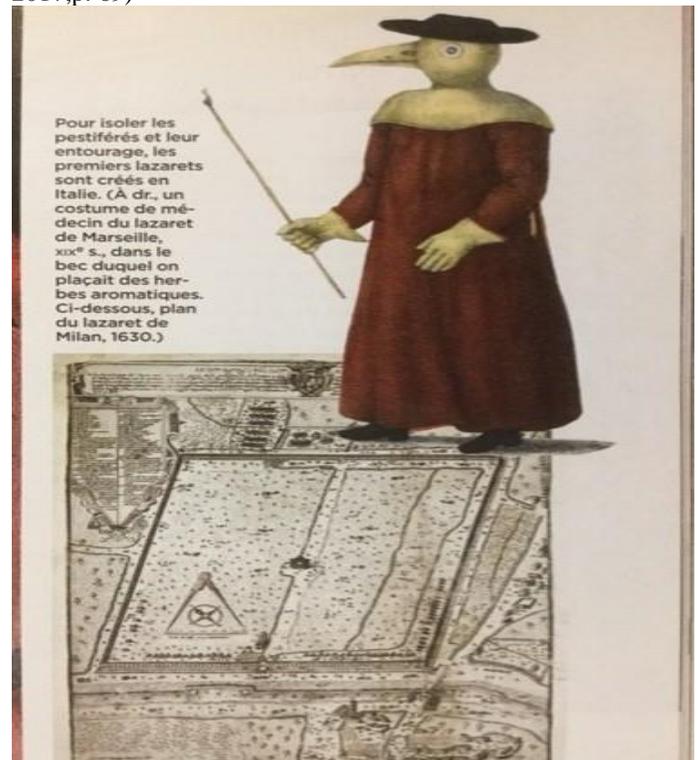
(« Les épidémies font-elles l'histoire ? », dans *Cahiers de Science & Vie*, n°170, juillet 2017, p.27)



Paris, 1830 : le choléra est là. Alignés dans le fond d'une barge, les corps nus des victimes (dont les vêtements ont été brûlés) sont acheminés jusqu'à la morgue au fil de la Seine. (ND-Roger-Viollet)

(*Encyclopaedia Universalis* 2007: La science au présent, p. 213)

▼ (*Cahiers de Science & Vie*, n°170, juillet 2017, p. 69)



Pour isoler les pestiférés et leur entourage, les premiers lazarets sont créés en Italie. (À dr., un costume de médecin du lazaret de Marseille, XIX^e s., dans le bec duquel on plaçait des herbes aromatiques. Ci-dessous, plan du lazaret de Milan, 1630.)

II. SOUVERAINS FAUCHÉS

RAMSÈS V

Le quatrième pharaon de la XX^e dynastie d'Égypte serait mort en 1157 av. J.-C. de la variole, comme semble en attester l'analyse de sa momie. Des pustules caractéristiques de la maladie ont été retrouvées sur des fragments de sa peau.

PÉRICLÈS

À partir de 461 av. J.-C., Périclès dirige la cité d'Athènes. En 430, alors que la ville est attaquée par Sparte, ce grand stratège encourage la population environnante à venir se réfugier à l'intérieur. Las, la « peste » s'y déclare! Périclès succombe lui-même au fléau en 429. Divisés sur la poursuite de la guerre, les Athéniens perdent des alliés. La cité capitule en 404.

ALEXANDRE LE GRAND

Le roi de Macédoine, Alexandre le Grand, réussit à soumettre les Perses. En 323 av. J.-C., désormais à la tête d'un vaste empire, il envisage de lancer une expédition vers l'Arabie. Une crise de paludisme, de typhus ou le virus du Nil occidental l'empêche de réaliser son projet. Il meurt à Babylone le 13 juin. Son empire ne lui survit pas. Il est partagé entre ses généraux, entraînant une longue période de troubles.

MARC AURÈLE

Ce philosophe stoïcien, nommé empereur romain en 161, tentera tout au long de son règne, de rétablir la paix dans son empire. Il meurt le 17 mars 180, victime d'une maladie épidémique (la « peste » antonine ou le typhus), près des rives du Danube, pendant une campagne militaire. Son fils Commode, qui prend alors le pouvoir, régnera après lui en tyran pendant douze ans.

FRANÇOIS I^{ER}

Couronné roi de France en 1515, François I^{er} meurt le 31 mars 1547 à l'âge de 52 ans. Très vite, des rumeurs courent sur sa mort. Certains prétendent qu'il a été victime de la syphilis, une maladie arrivée en Europe après la conquête du Nouveau Monde. D'autres pensent qu'une fistule anale a évolué en septicémie mortelle. Son fils Henri II lui succède et poursuit sa politique.

(« Quelques morts augustes », dans *Cahiers de Science & Vie*, n°170, juillet 2017, p. 31)

III. SOURCES ET ÉTUDES HISTORIQUES

Thucydide (vers 460 av. J.-C.– vers 397 av. J.-C.), contemporain de Périclès et stratège athénien, a vécu cette peste et en a souffert. Témoin de premier ordre, il écrit en grec.

III. 1. La peste au cours de la deuxième année de la guerre du Péloponnèse:

« [48] Pour ma part, j'en décrirai les symptômes et je donnerai des détails qui, si [la peste] vient à se déchaîner à nouveau, permettront autant que possible de ne pas être pris au dépourvu et d'en reconnaître la nature. Moi-même, je me suis trouvé atteint et j'ai aussi vu de mes yeux des patients.

[49]. On s'accordait généralement pour constater que cette année-là, les autres maladies avaient été exceptionnellement rares et ceux qui, antérieurement, avaient pu se trouver souffrants, furent tous atteints finalement par le nouveau mal. Quant aux autres, sans aucune cause apparente et alors qu'ils étaient en pleine santé, ils commençaient à ressentir brusquement à la tête une chaleur brûlante, accompagnée de rougeur et d'inflammation des yeux. Les parties internes, c'est-à-dire la gorge et la langue, devenaient aussitôt sanguinolentes ; la respiration était irrégulière et l'haleine fétide. C'étaient ensuite des étouffements avec enrouement de la voix. Bientôt le mal descendait dans la poitrine, provoquant une toux violente. Lorsqu'il atteignait le cœur, des troubles graves s'y produisaient et le patient évacuait avec de vives souffrances toutes les espèces d'humeurs bilieuses que les médecins ont distinguées. Puis, dans la plupart des cas, on était pris de spasmes entraînant non plus des vomissements, mais de violentes convulsions. Cette crise survenait tantôt après que les nausées se fussent calmées, tantôt beaucoup plus tard. Extérieurement, le corps ne semblait pas tellement brûlant quand on le touchait et la couleur n'en était pas bilieuse ; il était rougeâtre, livide, parsemé de petits phlyctènes et d'ulcères. Pourtant, les malades ressentaient intérieurement une fièvre si dévorante que les vêtements les plus légers et les plus fines étoffes de lin leur étaient insupportables ; ils tenaient à rester nus et leur plus grand désir était de se jeter dans l'eau froide. C'est du reste ce qu'ils firent souvent, quand ils n'avaient personne pour les garder : en proie à une soif inextinguible, ils allaient se jeter dans les citernes. On pouvait les faire boire plus ou moins, cela ne changeait rien à leur état. Ils étaient continuellement torturés par une agitation impossible à calmer et par le manque de sommeil.

Pendant la phase la plus aiguë de la maladie, les forces du patient ne déclinaient guère et il opposait à la souffrance une résistance surprenante. Ainsi la plupart des malades étaient emportés par le feu qui les brûlait intérieurement soit le septième soit le neuvième jour, alors qu'il leur restait encore quelque vigueur. Ou bien, quand on franchissait ce terme, le mal descendait dans les intestins, où il provoquait une forte ulcération et de violentes diarrhées, si bien que, dans la majorité des cas, on finissait par mourir d'épuisement. »

(Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*. Texte présenté, traduit et annoté par D. Roussel, Paris, Éditions Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1964, pp. 819-821)

Entre le VI^e et le IX^e siècle, la peste dite « justinienne » décima les populations en Égypte, à Byzance, en Italie, en Gaule du Sud, en Irlande et en Bretagne.

III. 2. La peste au Moyen Âge

La peste dite « justinienne » frappa l'ensemble du monde méditerranéen en diverses vagues, entre 541, lorsqu'elle apparut dans la vallée du Nil pour gagner Byzance dès l'année suivante, et 767, quand l'Italie du Sud fut frappée une dernière fois. À plusieurs reprises, l'Italie et la Gaule du Sud furent particulièrement touchées. Mais l'épidémie est également signalée dans l'Europe du Nord-Ouest, par exemple en Irlande en 548-549; la peste peut expliquer la mort de plusieurs fondateurs de monastères de la première vague de fondations monastiques (les fondations de la première moitié du VI^e siècle). En outre, Bède le Vénérable signale, à propos de l'année 664, « une soudaine épidémie de peste » qui, « après avoir dépeuplé les régions du sud de la Bretagne, s'attaqua aussi à la province de Northumbrie » avant de gagner l'Irlande. Son témoignage est confirmé par les *Annales d'Ulster*.

Grégoire de Tours fournit une description pathétique de l'épidémie de peste qui décima l'Auvergne en 571 :

« Comme les sarcophages et les cercueils faisaient défaut, on mettait en terre dix corps ou même plus que cela dans une même fosse. On dénombra un certain dimanche dans la seule basilique du bienheureux Pierre trois cents cadavres. La mort elle-même était subite, car il se produisait à l'aîne ou à l'aisselle une blessure à la manière d'une morsure de serpent et on était frappé à mort par ce poison en sorte qu'on rendait l'âme le lendemain ou le troisième jour [...]. C'est alors que le prêtre Caton mourut; tandis que beaucoup fuyaient l'épidémie, lui, au contraire, ensevelissait les populations et disait courageusement des messes, sans jamais quitter la localité. »

Paul Diacre, qui ne fut pas témoin visuel du phénomène, n'en était pas moins bien informé des symptômes. Il relate en effet, comment « les gens commencèrent à avoir des ganglions à l'aîne, à peu près gros comme des noix ou des dattes; très vite suivait une fièvre brûlante, insupportable, tant et si bien qu'on mourait en l'espace de trois jours. Qui passait ce cap avait toutefois une chance de survivre ». Et l'auteur de l'*Histoire des Lombards* de décrire la panique et la désolation que suscita l'épidémie de 560.

(Philippe Depreux, *Les sociétés occidentales du milieu du VI^e siècle à la fin du IX^e siècle*, Rennes, Les Presses universitaires de Rennes, 2002, pp. 70-71)



La procession du pape Grégoire le Grand arrête la peste qui frappe Rome (vers 1413; *Très Riches Heures du duc de Berry*, Chantilly, musée Condé, 65, f.71v.) -Vue d'ensemble et détail.

« Il est possible que ce sujet n'ait pas été prévu à l'origine dans le programme d'illustration. Il ne restait en effet qu'une colonne de texte et pas assez d'espace pour une grande miniature entre la fin des Psaumes de pénitence et le début des Litanies des saints. Les Limbourgs utilisèrent cependant ingénieusement cette colonne pour peindre une large miniature en double page qui sert d'introduction aux Litanies, la Procession de Saint Grégoire étant connue sous le nom de « Grande Litanie », ou « Grande Supplication ». L'épisode est raconté dans la *Légende dorée*. Grégoire n'était pas encore élu pape qu'une épidémie de peste ravagea Rome (590). Il organisa une procession autour de la Ville, dont les Limbourgs dessinent l'architecture d'imagination. Un ange apparaît à Grégoire tandis qu'un moine tombe frappé par le fléau. L'ange était apparu sur le mausolée d'Hadrien, qui prit alors le nom de Château Saint-Ange. »

(Auteur de la notice : Stéphane Lojkin - Date de création : 02/01/2006

Auteur des modifications : Stéphane Lojkin - Date de Modification : 09/01/2016

Par vagues successives, un mal inconnu secoue l'Europe entre 1348 et 1720.

III. 3. Peste bubonique aux XIV^e et XVI^e siècles

1348 est assurément une date de grande portée. Transmise à l'homme par la puce du rat noir, la peste bubonique, qui avait épargné l'Europe depuis l'époque de Justinien, frappe de nouveau. Apportée d'Orient par les galères génoises, elle se répand dans toute l'Italie, en France, en Angleterre et dans la péninsule ibérique au cours de l'année 1348 et, l'année suivante, dans les domaines germanique, centre-européen et scandinave. Brutale, la mortalité provoquée par le bacille de la peste s'étend avec célérité et massivement. Les malades succombent en quelques jours, sans remède ni soulagement possibles; villes et villages se couvrent de cadavres, que les survivants peinent à enterrer avec décence. Au dire des témoins, toute l'organisation sociale, et jusqu'aux liens familiaux, en sont violemment perturbés. Selon Guy de Chauliac, médecin du pape, la mortalité et la peur qu'elle suscitait étaient si vives que « les gens mouraient sans serviteur et étaient ensevelis sans prêtre. Le père ne visitait pas son fils, ni le fils son père : la charité était morte et l'espérance abattue ». Toutefois, les réactions sont fort contrastées, les uns fuyant les lieux contaminés pour s'adonner aux délices d'une vie plus que jamais fragile, tels les personnages du *Décameron* de Boccace (1313-1375), les autres se livrant à des actes de pénitence désespérés pour tenter d'échapper au fléau divin [...]. Mais, en particulier, dans de nombreuses villes italiennes, les effets sociaux de l'épidémie sont moins visibles qu'on ne pourrait l'imaginer : passé le moment de panique, les autorités ont le souci de faire prévaloir la continuité, et l'effort de réorganisation mobilise bientôt un optimisme retrouvé. Aussi, plus que la première attaque de l'épidémie, c'est son retour périodique qui affecte les âmes et mine les énergies. Or, l'épidémie, devenue pandémie, frappe à nouveau, de manière généralisée, en 1360-1361, 1374-1375, 1400, 1412, avant que les attaques ne se fassent plus localisées et moins meurtrières, jusqu'à sa dernière occurrence en Europe occidentale, à Marseille en 1720. « La tierce partie du monde mourut », synthétise le chroniqueur Froissart à propos des années 1348-1350. L'estimation est conforme aux données que les historiens ont pu établir, et on peut donc retenir que la Peste noire diminue en moyenne d'un tiers la population de l'Occident médiéval, proportion s'élevant à la moitié dans certaines villes et régions.

(Jérôme Baschet, *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Flammarion, 2006, 4^e édition corrigée et mise à jour, 2018; édition augmentée d'une postface inédite (2018), Collection Champs Histoire, pp. 340-341)



<https://utpictura18.univ-amu.fr/GenerateurNotice.php?numnotice=A4048>)

La Vierge au manteau et les pénitents (vers 1420; panneau peint par Pietro di Domenico da Montepulciano; Avignon, musée du Petit Palais)

Des sueurs malodorantes collent à la peau des Anglais entre 1480 et 1551

III. 4. La mystérieuse suette anglaise :

Le mystère entoure l'origine et la nature de la suette ou sueur anglaise (*sweate, sweating sickness*). Cette maladie épidémique grave se manifestait par des symptômes cliniques tellement particuliers que la distinction d'avec toutes les autres pestilences s'imposait. Les malades mouraient après un accès fébrile d'une brutalité inouïe, le plus souvent en moins de 24 heures. Le collapsus final était précédé d'une sueur surabondante et malodorante. Ce symptôme passait pour pathognomonique; il donna son nom à la maladie.

Lorsque, vers 1480, la suette apparut en Angleterre et surtout lorsque, en automne 1485, elle décima le pays, fortement épuisé déjà par la guerre des Deux-Roses, les médecins furent vite convaincus qu'il s'agissait d'une maladie nouvelle. Les textes médicaux de l'antiquité et du Moyen Âge ne décrivaient aucune pestilence comparable à celle-ci. Certains médecins, par exemple l'illustre John Caius, la croyaient limitée au tempérament britannique : les étrangers visitant l'Angleterre n'en auraient jamais été atteints; l'épidémie de 1529 sur le continent n'aurait touché que des voyageurs anglais. Impression fautive ou du moins, comme pour le sida des homosexuels, valable avec une assez bonne approximation seulement pour la première phase de la pandémie. Toujours est-il qu'elle intriguait les médecins. Le docteur Jean-Jacques Ménuret de Chambaud, après avoir balayé l'opinion de ceux qui y voyaient la vengeance divine pour les crimes des Anglais, se demande dans son article de l'*Encyclopédie* de Diderot si leur sang ne possédait pas une disposition génétique rendant morbifiques certains facteurs externes qui ne sont pas dangereux pour les autres.

Jusqu'en 1551, la suette sévit principalement en Angleterre; vers le milieu du XVI^e siècle, elle s'est exacerbée en Europe continentale pour disparaître assez rapidement et réapparaître brusquement, après une latence d'un siècle et demi, en France et dans le nord de l'Italie. Tout porte à croire que c'était une maladie virale, mais on n'a jamais pu en identifier le germe ni établir une correspondance sûre avec des manifestations pathologiques observées à d'autres époques ou dans d'autres parties du monde. On a fait des rapprochements avec des syndromes grippaux et, dernièrement, avec les fièvres africaines de Marburg et d'Ebola.

(Mirko D. Gmerk, *Histoire du sida. Début et origine d'une pandémie actuelle*, Paris, Éditions Payot, 1989, pp. 165-166)

Quand les épidémies passent de l'Europe à l'Amérique, c'est l'hécatombe chez les Premières Nations.

III. 5. Épidémies et effondrement des peuples autochtones au XVI^e siècle

La démoralisation générale et même la perte pure et simple du goût de vivre joua certainement un rôle important dans la destruction des communautés amérindiennes. Les nouveau-nés qui mouraient faute de soins, ou même les suicides purs et simples, étaient chose fréquente, attestant la profondeur du désespoir des Amérindiens. L'intervention militaire européenne et les mauvais traitements infligés aux populations réquisitionnées pour de grands travaux jouèrent également leur rôle dans la destruction des anciennes structures sociales. Mais les violences humaines et le mépris, si sauvages furent-ils, ne furent pas le facteur essentiel de la disparition des populations amérindiennes. Après tout, il n'était pas de l'intérêt des Espagnols et des autres Européens de laisser diminuer le nombre des contribuables et des travailleurs indiens. Le rôle essentiel, dans cet effondrement démographique, fut certainement joué par les épidémies.

La première se situe en 1518, lors que la variole éclata à Hispanola et ravagea la population indienne au point que Bartolomé de Las Casas pensait qu'il n'en avait pas survécu plus d'un millier. D'Hispanola, la variole passa au Mexique avec l'expédition de secours envoyée à Cortez en 1520. De sorte qu'au milieu de cette crise que fut la conquête, alors que Montezuma venait d'être tué et que les Aztèques se préparaient à attaquer les Espagnols, la variole ravagea Tenochtitlan. Le chef des assaillants et nombre de ses hommes moururent quelques heures après avoir chassé les Espagnols de leur ville. Au lieu d'exploiter leur victoire et de harceler la petite troupe d'Espagnols jusqu'à leur expulsion complète du pays, comme on aurait pu s'y attendre si la variole ne les avait pas paralysés, les Aztèques tombèrent dans une totale apathie, comme s'ils avaient été pétrifiés. Cortez put ainsi rallier ses hommes, trouver des alliés parmi les peuples soumis par les Aztèques, et revenir assiéger la capitale pour la détruire définitivement.

De toute évidence, si la variole n'avait pas frappé à ce moment-là, les Espagnols n'auraient pas conquis le Mexique. Il en va de même de l'infiltration de Pizarre au Pérou. Car l'épidémie de variole au Mexique ne limita pas ses ravages au territoire aztèque. Au contraire, elle s'étendit au Guatemala, où elle apparut en 1520, et progressa vers le sud, pénétrant en territoire inca en 1525 ou 1526. Les conséquences y furent tout aussi catastrophiques que chez les Aztèques. L'inca régnant mourut de la maladie alors qu'il était en campagne dans le Nord, loin de sa capitale. Son héritier présomptif mourut également, sans laisser de succession légitime. La guerre civile s'ensuivit et c'est grâce à cet écroulement des structures politiques incas que Pizarre et ses aventuriers arrivèrent à Cuzco et purent piller ses trésors sans rencontrer aucune résistance sérieuse.

(William McNeil, « Échanges transocéaniques, 1500-1700 », dans *Le temps de la peste. Essai sur les épidémies dans l'histoire*, Paris, Hachette, 1978, pp. 183-184)

« Les Indiens meurent si facilement que la vue et l'odeur d'un Espagnol suffisent à leur faire rendre l'âme »

III. 6. Les épidémies chez les peuples autochtones aux XVI^e et XVII^e siècles

L'entrée des Amérindiens dans le circuit des maladies épidémiques courantes en Eurasie, au XVI^e siècle, ne leur épargnait pas les risques particuliers aux autres maladies venues de l'autre côté de l'océan. Des maladies endémiques et relativement bénignes dans l'Ancien Monde devenaient inévitablement des épidémies mortelles pour les populations du Nouveau Monde totalement dépourvues de toute résistance acquise: ce fut le cas de la diphtérie, des oreillons, et des retours des deux premières épidémies meurtrières, la variole et la rougeole, qui se produisirent à plusieurs reprises pendant les XVI^e et XVII^e siècles. Chaque fois qu'une région amérindienne jusqu'alors isolée entra en contact avec le monde extérieur, le cycle des infections successives se renforçait et fauchait une population désarmée. La péninsule de basse Californie, par exemple, commença à subir une baisse démographique brutale dès la fin du XVII^e siècle, lorsque la première épidémie connue y éclata. Quatre-vingts ans plus tard, la population avait diminué de plus de 90 %, malgré les efforts charitables des missionnaires espagnols pour protéger les Indiens confiés à leur charge.

Il est évident que, lorsqu'il n'existe pas d'archive européenne, il est difficile de reconstituer l'évolution de la maladie et du dépeuplement. Il n'est pas douteux que les épidémies précédaient souvent tout contact direct avec les Européens, même dans les territoires peu peuplés du Nord et du Sud. Ainsi, c'est parce que les Français avaient déjà établi un comptoir à Port-Royal, dans ce qui est aujourd'hui la Nouvelle-Écosse, que nous savons qu'en 1616-1617 une grande épidémie indéterminée ravagea la région de la baie de Massachusetts. Ainsi pensèrent aussi bien les Anglais que les Indiens, Dieu avait-il préparé l'arrivée des pèlerins du *Mayflower*, trois ans plus tard. Une épidémie de variole, qui commença en 1633, convainquit les colons (s'il en était besoin) que la Divine Providence était évidemment à leurs côtés dans leur guerre contre les Indiens.

Les exemples du même genre abondent dans les témoignages des missionnaires jésuites au Canada et au Paraguay. Les populations moins nombreuses et plus isolées d'Amérique du Nord et du Sud étaient exactement aussi vulnérables aux maladies contagieuses que celles, plus denses, du Mexique et du Pérou, bien que leur nombre fût insuffisant pour entretenir la contagion pendant bien longtemps. Le point de vue d'un missionnaire allemand en 1699 mérite d'être cité : *« Les Indiens meurent si facilement que la vue et l'odeur d'un Espagnol suffisent à leur faire rendre l'âme »*, disait-il. S'il avait dit « le souffle » au lieu de « l'odeur », il aurait été dans le vrai.

(William McNeil, « Échanges transocéaniques, 1500-1700 », dans *Le temps de la peste. Essai sur les épidémies dans l'histoire*, Paris, Hachette, 1978, pp. 186-187; notes omises)

III. 7. Trois maladies contagieuses en Europe aux XV^e et XVI^e siècles

Comme toujours, nous sommes beaucoup mieux renseignés sur les événements pathologiques en Europe. Trois nouvelles maladies prirent des formes spectaculaires à l'époque des explorations océaniques, de 1450 à 1550; et chacune fut considérée en Europe comme une conséquence de la guerre. L'une d'elles, appelée la « sуетte », disparut après une brève carrière; les deux autres, la syphilis et le typhus, subsistent encore aujourd'hui; elles firent toutes deux leur apparition en Europe pendant la longue suite des guerres d'Italie, de 1494 à 1559. La première éclata sous la forme d'une épidémie dans l'armée que le roi de France Charles VIII conduisait contre Naples en 1494. Lorsque les Français battirent en retraite, le roi Charles démobilisa ses soldats, qui répandirent alors la maladie jusqu'au cœur de tous les pays voisins. La syphilis fut considérée comme une nouvelle maladie, non seulement en Europe, mais en Inde, où elle apparut en 1498 avec les marins de Vasco de Gama; également en Chine et au Japon, où elle apparut en 1505, quinze bonnes années avant l'arrivée des premiers Portugais à Canton. Les symptômes étaient souvent particulièrement horribles, de sorte que la maladie mobilisait l'attention partout où elle apparaissait.

Les documents d'époque démontrent donc suffisamment que la syphilis était nouvelle dans l'Ancien Monde, du moins quant à son mode vénérien de transmission et aux symptômes qui en résultaient. Mais nous avons vu au chapitre précédent que cela a pu se produire indépendamment des contacts avec l'Amérique, si une souche de spirochète qui provoquait la pian avait trouvé le moyen de court-circuiter la voie, de plus en plus inefficace, de la contagion par la peau, en passant d'un hôte à l'autre par les muqueuses des organes sexuels.

Et pourtant, l'opinion médicale est loin d'être unanime [...]

(William McNeil, « Échanges transocéaniques, 1500-1700 », dans *Le temps de la peste. Essai sur les épidémies dans l'histoire*, Paris, Hachette, 1978, pp. 193)

IV. ÉPOPÉE ET FABLE, THÉÂTRE ET ROMAN

Au premier chant de l'Iliade, poème épique sur la guerre entre les Danaens (ou Grecs) et les Troyens, Homère raconte comment est rabroué Chrysé, le prêtre troyen d'Apollon, venu réclamer sa fille emprisonnée par les Grecs. Il supplie alors Apollon qui déverse sa colère sur les Grecs en leur envoyant la peste.

IV. 1. La peste au début de l'Iliade d'Homère (VIII^e siècle av J.-C.)

Il dit, et Phoebos Apollon entendit sa prière.
Des cimes de l'Olympe il descendit, plein de courroux,
Portant son arc et son carquois étanche sur l'épaule.
Les traits sonnèrent sur l'épaule du dieu courroucé,
Quand il partit, et c'était comme si la nuit marchait.
Se posant à l'écart des neufs, il lança une flèche.
Un sifflement terrible s'échappa de l'arc d'argent.
Il atteignit d'abord les mulets et les chiens rapides.
Puis ce fut les guerriers qu'il frappa de son trait pointu;
Et les bûchers funèbres brûlaient sans fin, par centaines.
Neuf jours durant, le dieu lança ses flèches sur l'armée.
Mais le dixième jour, Achille rassembla tous les preux,
Sur l'instigation d'Héra, la déesse aux bras blancs,
Car elle s'affligeait de voir mourir les Danaens.
Une fois tous les hommes réunis en assemblée,
Achille aux pieds légers se leva et leur dit ces mots :
«Atride, nous allons, je pense, après mille détours,
Rentrer dans nos foyers, si du moins la mort nous épargne,
Car guerre et peste ensemble vont mater les Achéens.
Interrogeons un prêtre, un devin ou un déchiffreur
De songes, car le songe aussi est message de Zeus.
À lui d'expliquer le courroux de Phoebos Apollon.
Peut-être se plaint-il pour un vœu ou une hécatombe ?
Nous verrons bien si, en échange de fumets d'agneaux
Et de chèvre sans tache, il daigne écarter le fléau. »
Ayant ainsi parlé, il se rassit. Lors se leva
Calchas fils de Thestor, de loin le meilleur des devins,
Qui savait ce qui est, ce qui sera et ce qui fut,
Et qui vers Ilion mena les neufs des Achéens,
Grâce au pouvoir qui lui venait de Phoebos Apollon.
En sage qu'il était, il prit donc la parole et dit :
« Achille aimé de Zeus, tu veux que je dévoile ici
Le courroux d'Apollon, le dieu à la longue portée.
Eh bien, je parlerai. Mais toi promets et jure-moi
De m'aider franchement par ta parole et par ton bras.
Je sens que je vais irriter quelqu'un qui règne en maître
Sur tous les gens d'Argos et qui commande aux Achéens.

Un roi n'est que trop fort, quand il s'emporte contre un faible.
Il peut bien, sur le coup, digérer son ressentiment;
Il n'en garde pas moins toute sa rancune en réserve
Dans le fond de son cœur. Parle, es-tu prêt à me sauver? »
Achille aux pieds légers lui fit alors cette réponse :
« Ne crains rien et dis-nous sans fard quel est l'arrêt des dieux.
Par Apollon cher à Zeus que tu invoques, Calchas,
Quand tu dévoiles les arrêts du ciel aux Danaens,
Nul, tant que je vivrai et que mes yeux seront ouverts,
Ne portera sa lourde main sur toi, près des nefs creuses
Quand bien même tu nommerais ici Agamemnon,
Qui se vante aujourd'hui d'être le plus grand de nous tous ! »
Le devin sans reproche alors se rassura et dit :
« Le dieu ne se plaint pas pour un vœu ou une hécatombe,
Mais pour son prêtre, à qui l'Atride a manqué de respect,
En refusant la rançon, et mené l'hécatombe sainte
À Chrysé. La paix faite, il pourra se laisser fléchir. »

(Homère, *L'Illiade*, chant I, vv. 44-100; traduit du grec par Frédéric Mugler, Paris, Actes Sud, 1995, pp. 10-12)

CHENILLES ET SAUTERELLES EXCOMMUNIÉES



(Image sans titre publiée par Bruno Mallart dans les *Cahiers de Science & Vie*, n°170, juillet 2017, p. 55)

En parallèle de cette image, le commentaire suivant:

« Trente millions d'ennemis

Dans son acharnement à trouver des coupables à la maladie, l'homme s'est aussi retourné contre les animaux. Même si l'on a recensé des cas d'excommunication de chenilles et de sauterelles soupçonnées de transmettre la peste, ce sont plus souvent les animaux de compagnie qui ont fait les frais de la vindicte populaire. À Londres, en 1660, 40 000 chiens et 200 000 chats sont sacrifiés pour conjurer la peste. Leur pelage étant soupçonné d'être un nid à microbes, les autorités décident de leur destruction systématique, oubliant hélas dans leurs décrets les rats ou les renards. En Prusse, en 1831, elles vont jusqu'à prescrire de raccourcir les ailes des volailles. Mais les chiens et les chats connaissent aussi des différences de traitement selon leur classe sociale : les caniches et les bichons des bourgeois avaient plus de chance d'échapper au bourreau que les bâtards des rues. »

(Christophe Migeon)

Sophocle (495–406 av. J.-C.), un des trois tragiques grecs, est l'auteur d'Œdipe roi. Dans cette pièce, Œdipe, après avoir résolu l'énigme du sphinx, libère Thèbes, qui le proclame roi, à la place de Laïos disparu, et qui l'invite à épouser Jocaste. L'oracle est cette fois accompli tout entier: Œdipe est maintenant le mari de sa mère. Il a d'elle deux fils et deux filles. C'est ainsi que commence le drame de Sophocle. Un mal mystérieux s'est abattu sur le pays: les hommes meurent en masse, cependant que les femmes, les bêtes, les terres sont frappées de stérilité. Devant le palais royal, un groupe d'enfants est accroupi sur les degrés du seuil. Chacun tient en main un rameau d'olivier. Debout au milieu d'eux, le prêtre de Zeus supplie le roi.

IV. 2. La peste au début de la tragédie de Sophocle: Œdipe roi

«*ŒDIPE* : Ô enfants, race nouvelle de l'antique Kadmos, pourquoi vous tenez-vous ainsi devant moi avec ces rameaux suppliants ? Toute la ville est pleine de l'encens qui brûle et du retentissement des païans et des lamentations. Je n'ai point pensé que je dusse apprendre ceci par d'autres, ô enfants ! Et je suis venu moi-même, moi, Oedipe, célèbre parmi tous les hommes. Allons ! Parle, vieillard, car il convient que tu parles pour eux. Qu'est-ce ? Quelle est votre pensée ? Redoutez-vous quelque danger ? Désirez-vous être secourus dans une calamité présente ? Certes, je vous viendrai en aide. Je serais sans pitié si je n'étais touché de votre morne attitude.

LE PRÊTRE : Oedipe, ô toi qui commandes à la terre de ma patrie, tu nous vois tous prosternés devant tes autels: ceux-ci qui ne peuvent encore beaucoup marcher, ces sacrificateurs lourds d'années, et moi-même serviteur de Zeus et cette élite de nos jeunes hommes. Le reste de la multitude, portant les rameaux suppliants est assis dans l'Agora, devant les deux temples de Pallas et le foyer fatidique de l'Isménien. En effet, comme tu le vois, la ville, battue par la tempête, ne peut plus lever sa tête submergée par l'écume sanglante. Les fruits de la terre périssent, encore enfermés dans les bourgeons, les troupeaux de bœufs languissent, et les germes conçus par les femmes ne naissent pas. Brandissant sa torche, la plus odieuse des déesses, la peste, s'est ruée sur la ville et a dévasté la demeure de Kadmos. Le noir Hadès s'enrichit de nos gémissements et de nos lamentations. Et voici que ces enfants et moi nous nous sommes rendus à ton seuil, non que tu nous sembles égal aux dieux, mais parce que, dans les maux qu'amène la vie ou dans ceux qu'infligent les démons irrités, tu es pour nous le premier des hommes, toi qui, à ton arrivée dans la ville de Kadmos, nous affranchis du tribut payé à la cruelle divinatrice, n'étant averti de rien, ni renseigné par nous. En effet, c'est à l'aide d'un dieu que tu as sauvé notre vie. Tous le pensent et le croient. Or, maintenant, Oedipe, le plus puissant des hommes, nous sommes venus vers toi en suppliants, afin que tu trouves quelque remède pour nous, soit qu'un oracle divin t'instruise, soit qu'un homme te conseille, car je sais que les sages conseils amènent les événements heureux. Allons, ô le meilleur des hommes, remets cette ville en son ancienne gloire, et prends souci de la tienne ! Cette terre, se souvenant de ton premier service, te nomme encore son sauveur. Plaise aux dieux que, songeant aux jours de ta puissance, nous ne disions pas que, relevés par toi, nous sommes tombés de nouveau ! Restaure donc et tranquillise cette ville. Déjà par une heureuse destinée, tu nous as rétablis. Sois aujourd'hui égal à toi-même. Car, si tu commandes encore sur cette terre, mieux vaut qu'elle soit pleine d'hommes que déserte. Une tour ou une nef, en effet, si vaste qu'elle soit, n'est rien, vide d'hommes. »

(Sophocle, *Œdipe roi. Tragédie*. Traduction nouvelle de Leconte de Lisle, 1877, publié par Gwénola Ernest et Paul Fièvre (2016), pp. 5-6)

Dans sa fable qui décrit la société humaine, Jean de La Fontaine montre comment la justice discrimine les faibles et favorise les puissants.

IV. 3. Les animaux malades de la peste

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni Loups ni Renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, et dit: « Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements:
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi.

Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.

«-Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Eh bien, manger moutons, canaille, sottise
espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes
Seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres
puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples
mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Âne vint à son tour et dit : « J'ai
souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je
pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler
net. »
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un Loup quelque peu clerc prouva par sa
harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! Quel crime
abominable!
Rien que la mort était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc
ou noir.

(Jean de La Fontaine (1621-1695), *Fables*, Livre VII, 1)

Depuis des semaines, Rambert, Tarrou et d'autres bénévoles aident le docteur Rieux à soigner les pestiférés à Oran. Dans une salle de classe transformée en hôpital et malgré leur bravoure, ils peinent à voir un enfant de dix ans se tordre de douleur dans un lit.

IV. 4. Agonie d'un enfant pestiféré

« [...] Sans mot dire, Rieux montra l'enfant qui, les yeux fermés dans une face décomposée, les dents serrées à la limite de ses forces, le corps immobile, tournait et retournait sa tête de droite à gauche, sur le traversin sans draps. Lorsqu'il fit assez jour, enfin, pour qu'au fond de la salle, sur le tableau noir demeuré en place, on pût distinguer les traces d'anciennes formules d'équation, Rambert arriva. Il s'adossa au pied du lit voisin et sortit un paquet de cigarettes. Mais après un regard à l'enfant, il remit le paquet dans sa poche.

Castel, toujours assis, regardait Rieux par-dessus ses lunettes:

- Avez-vous des nouvelles du père ?
- Non, dit Rieux, il est au camp d'isolement.

Le docteur serrait avec force la barre du lit où gémissait l'enfant. Il ne quittait pas des yeux le petit malade qui se raidit brusquement et, les dents de nouveau serrées, se creusa un peu plus au niveau de la taille, écartant lentement les bras et les jambes. Du petit corps, nu sous la couverture militaire, montait une odeur de laine et d'aigre sueur. L'enfant se détendit peu à peu, ramena bras et jambes vers le centre du lit et, toujours aveugle et muet, parut respirer plus vite. Rieux rencontra le regard de Tarrou qui détourna les yeux.

Ils avaient déjà vu mourir des enfants puisque la terreur, depuis des mois, ne choisissait pas, mais ils n'avaient jamais encore suivi leurs souffrances minute après minute, comme ils le faisaient depuis le matin. Et, bien entendu, la douleur infligée à ces innocents n'avait jamais cessé de leur paraître ce qu'elle était en vérité, c'est-à-dire un scandale. Mais jusque-là du moins, ils se scandalisaient abstraitement, en quelque sorte, parce qu'ils n'avaient jamais regardé en face, si longuement, l'agonie d'un innocent.

Justement l'enfant, comme mordu à l'estomac, se pliait de nouveau, avec un gémissement grêle. Il resta creusé ainsi pendant de longues secondes, secoué de frissons et de tremblements convulsifs, comme si sa frêle carcasse pliait sous le vent furieux de la peste et craquait sous les souffles répétés de la fièvre. La bourrasque passée, il se détendit un peu, la fièvre sembla se retirer et l'abandonner, haletant, sur une grève humide et empoisonnée où le repos ressemblait déjà à la mort. Quand le flot brûlant l'atteignit à nouveau pour la troisième fois et le souleva un peu, l'enfant se recroquevilla, recula au fond du lit dans l'épouvante de la flamme qui le brûlait et agita follement la tête, en rejetant sa couverture. De grosses larmes, jaillissant sous les paupières enflammées, se mirent à couler sur son visage plombé, et, au bout de la crise, épuisé, crispant ses jambes osseuses et ses bras dont la chair avait fondu en quarante-huit heures, l'enfant prit dans le lit dévasté une pose de crucifié grotesque. »

(Albert Camus, *La peste*, Paris, Librairie Gallimard, 1947, pp. 175-176)

V. CROYANCES ET RELIGIONS

Ces histoires, qui relèvent d'au moins deux traditions, ont été racontées et amplifiées au cours des siècles. En outre, un des messages de ces signes pour les croyants consiste à rappeler que si les gouvernants ouvraient les yeux pour voir les maux qui affligent leur pays, ils se rendraient compte que les injustices se paient très cher. Enfin, les auteurs avaient la mentalité de leur temps: pour eux, l'Égypte représentait le pouvoir injuste, et Pharaon était l'ennemi de Dieu. Ils ne faisaient aucune distinction entre les autorités et les paysans d'Égypte.

V. 1. Les dix plaies d'Égypte dans la Bible

Plaie d'Égypte 1. L'eau transformée en sang

« Ainsi parle l'Éternel: A ceci tu connaîtras que je suis l'Éternel. Je vais frapper les eaux du fleuve avec la verge qui est dans ma main; et elles seront changées en sang. Les poissons qui sont dans le fleuve périront, le fleuve se corrompra, et les Égyptiens s'efforceront en vain de boire l'eau du fleuve. L'Éternel dit à Moïse: Dis à Aaron: Prends ta verge, et étends ta main sur les eaux des Égyptiens, sur leurs rivières, sur leurs ruisseaux, sur leurs étangs, et sur tous leurs amas d'eaux. Elles deviendront du sang; et il y aura du sang dans tout le pays d'Égypte, dans les vases de bois et dans les vases de pierre. Moïse et Aaron firent ce que l'Éternel avait ordonné. Aaron leva la verge, et il frappa les eaux qui étaient dans le fleuve, sous les yeux de Pharaon et sous les yeux de ses serviteurs; et toutes les eaux du fleuve furent changées en sang. Les poissons qui étaient dans le fleuve périrent, le fleuve se corrompit, les Égyptiens ne pouvaient plus boire l'eau du fleuve, et il y eut du sang dans tout le pays d'Égypte » (Exode 7,17-21).

Plaie d'Égypte 2. L'invasion de grenouilles

« L'Éternel dit à Moïse: Va vers Pharaon, et tu lui diras: Ainsi parle L'Éternel: Laisse aller mon peuple, afin qu'il me serve. Si tu refuses de le laisser aller, je vais frapper par des grenouilles toute

l'étendue de ton pays. Le fleuve fourmillera de grenouilles; elles monteront, et elles entreront dans ta maison, dans ta chambre à coucher et dans ton lit, dans la maison de tes serviteurs et dans celles de ton peuple, dans tes fours et dans tes pétrins. Les grenouilles monteront sur toi, sur ton peuple, et sur tous tes serviteurs. L'Éternel dit à Moïse: Dis à Aaron: Étends ta main avec ta verge sur les rivières, sur les ruisseaux et sur les étangs, et fais monter les grenouilles sur le pays d'Égypte. Aaron étendit sa main sur les eaux de l'Égypte; et les grenouilles montèrent et couvrirent le pays d'Égypte » (Exode 8,1-4).

Plaie d'Égypte 3. L'invasion des poux

« L'Éternel dit à Moïse: Dis à Aaron: Étends ta verge, et frappe la poussière de la terre. Elle se changera en poux, dans tout le pays d'Égypte. Ils firent ainsi. Aaron étendit sa main, avec sa verge, et il frappa la poussière de la terre; et elle fut changée en poux sur les hommes et sur les animaux. Toute la poussière de la terre fut changée en poux, dans tout le pays d'Égypte » (Exode 8,16-17).

Plaie d'Égypte 4. L'invasion des mouches venimeuses

« L'Éternel dit à Moïse: Lève-toi de bon matin, et présente-toi devant Pharaon; il sortira pour aller près de l'eau. Tu lui diras: Ainsi parle l'Éternel: Laisse aller mon peuple, afin qu'il me serve. Si tu ne

laisses pas aller mon peuple, je vais envoyer les mouches venimeuses contre toi, contre tes serviteurs, contre ton peuple et contre tes maisons; les maisons des Égyptiens seront remplies de mouches, et le sol en sera couvert. Mais, en ce jour-là, je distinguerai le pays de Gosen où habite mon peuple, et là il n'y aura point de mouches, afin que tu saches que moi, l'Éternel, je suis au milieu de ce pays. J'établirai une distinction entre mon peuple et ton peuple. Ce signe sera pour demain. L'Éternel fit ainsi. Il vint une quantité de mouches venimeuses dans la maison de Pharaon et de ses serviteurs, et tout le pays d'Égypte fut dévasté par les mouches » (*Exode 8,20-22*).

Plaie d'Égypte 5. La mort du bétail

« L'Éternel dit à Moïse: Va vers Pharaon, et tu lui diras: Ainsi parle l'Éternel, le Dieu des Hébreux: Laisse aller mon peuple, afin qu'il me serve. Si tu refuses de le laisser aller, et si tu le retiens encore, voici, la main de l'Éternel sera sur tes troupeaux qui sont dans les champs, sur les chevaux, sur les ânes, sur les chameaux, sur les bœufs et sur les brebis; il y aura une mortalité très grande. L'Éternel distinguera entre les troupeaux d'Israël et les troupeaux des Égyptiens, et il ne périra rien de tout ce qui est aux enfants d'Israël. L'Éternel fixa le temps, et dit: Demain, L'Éternel fera cela dans le pays. Et l'Éternel fit ainsi, dès le lendemain. Tous les troupeaux des Égyptiens périrent, et il ne périt pas une bête des troupeaux des enfants d'Israël. Pharaon s'informa de ce qui était arrivé; et voici, pas une bête des troupeaux d'Israël n'avait péri. Mais le cœur de Pharaon s'endurcit, et il ne laissa point aller le peuple » (*Exode 9,1-7*).

Plaie d'Égypte 6. Plaie de l'épidémie d'ulcères

« L'Éternel dit à Moïse et à Aaron: Remplissez vos mains de cendre de

fournaise, et que Moïse la jette vers le ciel, sous les yeux de Pharaon. Elle deviendra une poussière qui couvrira tout le pays d'Égypte; et elle produira, dans tout le pays d'Égypte, sur les hommes et sur les animaux, des ulcères formés par une éruption de pustules. Ils prirent de la cendre de fournaise, et se présentèrent devant Pharaon; Moïse la jeta vers le ciel, et elle produisit sur les hommes et sur les animaux des ulcères formés par une éruption de pustules. Les magiciens ne purent paraître devant Moïse, à cause des ulcères; car les ulcères étaient sur les magiciens, comme sur tous les Égyptiens. L'Éternel endurcit le cœur de Pharaon, et Pharaon n'écouta point Moïse et Aaron, selon ce que L'Éternel avait dit à Moïse » (*Exode 9,8-12*).

Plaie d'Égypte 7. La tempête de grêle

« L'Éternel dit à Moïse: Étends ta main vers le ciel; et qu'il tombe de la grêle dans tout le pays d'Égypte sur les hommes, sur les animaux, et sur toutes les herbes des champs, dans le pays d'Égypte. Moïse étendit sa verge vers le ciel; et l'Éternel envoya des coups de tonnerre et de la grêle, et le feu se promenait sur la terre. L'Éternel fit pleuvoir de la grêle sur le pays d'Égypte. Il tomba de la grêle, et le feu se mêlait avec la grêle; elle était tellement forte qu'il n'y en avait point eu de semblable dans tout le pays d'Égypte depuis qu'il existe comme nation. La grêle frappa, dans tout le pays d'Égypte, tout ce qui était dans les champs, depuis les hommes jusqu'aux animaux; la grêle frappa aussi toutes les herbes des champs, et brisa tous les arbres des champs. Ce fut seulement dans le pays de Gosen, où étaient les enfants d'Israël, qu'il n'y eut point de grêle » (*Exode 9,22-26*).

Plaie d'Égypte 8. L'invasion des sauterelles

« Si tu refuses de laisser aller mon peuple, voici, je ferai venir demain des sauterelles

dans toute l'étendue de ton pays. Elles couvriront la surface de la terre, et l'on ne pourra plus voir la terre; elles dévoreront le reste de ce qui est échappé, ce que vous a laissé la grêle, elles dévoreront tous les arbres qui croissent dans vos champs, elles rempliront tes maisons, les maisons de tous tes serviteurs et les maisons de tous les Égyptiens. Tes pères et les pères de tes pères n'auront rien vu de pareil depuis qu'ils existent sur la terre jusqu'à ce jour. Moïse se retira, et sortit de chez Pharaon » (*Exode 10,4-6*).

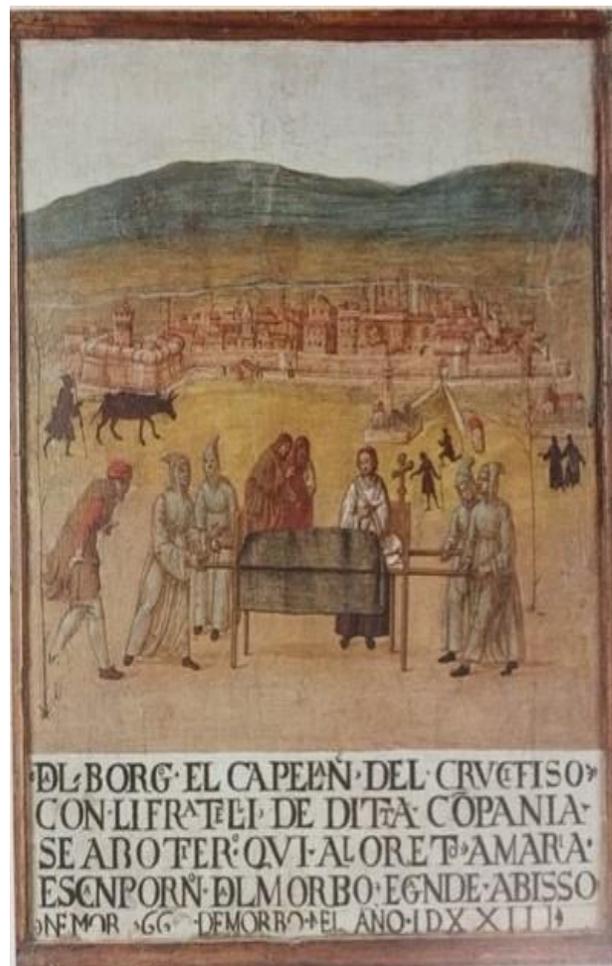
Plaie d'Égypte 9. Des ténèbres pendant trois jours

« L'Éternel dit à Moïse: Étends ta main vers le ciel, et qu'il y ait des ténèbres sur le pays d'Égypte, et que l'on puisse les toucher. Moïse étendit sa main vers le ciel; et il y eut d'épaisses ténèbres dans tout le pays d'Égypte, pendant trois jours. On ne se voyait pas les uns les autres, et personne ne se leva de sa place pendant trois jours. Mais il y avait de la lumière dans les lieux où habitaient tous les enfants d'Israël » (*Exode 10,21-23*).

Plaie d'Égypte 10. La mort des premiers-nés

« Moïse dit: Ainsi parle l'Éternel: Vers le milieu de la nuit, je passerai au travers de l'Égypte; et tous les premiers-nés mourront dans le pays d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante qui est derrière la meule, et jusqu'à tous les premiers-nés des animaux. Il y aura dans tout le pays d'Égypte de grands cris, tels qu'il n'y en a point eu et qu'il n'y en aura plus de semblables. Mais parmi tous les enfants d'Israël, depuis les hommes jusqu'aux animaux, pas même un chien ne remuera sa langue, afin que vous sachiez quelle différence l'Éternel fait entre l'Égypte et Israël » (*Exode 11,4-7*).

Ce tableau votif anonyme du XVI^e siècle, conservé au musée de Sansepolcro (Toscane), a été exécuté au moment d'un épisode de peste dans cette ville. Borgo San Sepolcro, nom que portait la ville autrefois, est clairement identifié par le texte votif, la chapelle de la Crucifixion et par la forteresse des Médicis. On voit un malade (agonisant ?) assisté par un prêtre, porté par les membres de la confrérie de la Crucifixion en dehors de la ville. – Museo civico, Sansepolcro. (*Encyclopaedia Universalis 2007: La science au présent, p. 219*) ▼



Les souvenirs des Premières Nations sur les épidémies sont conservés notamment dans des récits oraux. Le récit suivant fut transcrit par l'ethnologue Marius Barbeau: un Autochtone raconte avoir reçu d'un Blanc une bouteille contenant la petite vérole; celle-ci se diffuse et est ensuite arrêtée par la mouffette.

V. 2. Les mouffettes contre la variole

The Skunks and the Small-Pox

Long ago an Indian went to visit the settlements of the white men who had gathered together and hired him to introduce smallpox into his country. [They told him] « Uncork this bottle in your country, and its contents run out! » So he uncorked the bottle in the midst of a large crowd [of his people, whom he had] called together. When it was done, they went back to their homes, and all of them fell ill with smallpox, a disease still unknown to them. So many Indians died that the few who were left ran off to the woods and gathered there. The game animals also assembled there and planned to stamp out the new disease. The skunk said, “I am surely able to kill smallpox.” The skunks, drawn up in battle array all across the country visited by the disease, began to shoot their scent. In this way they stamped out smallpox and reduced its dreadful powers so much that it was no longer the same disease that had come across the great waters. From that time on, they knew how to prevent smallpox; that is, before being sick, one should drink five drops of the skunk’s secretion once a week in order to secure immunity. This done, no danger could be incurred on visiting those who were sick with the disease. This remedy never fails, and smallpox cannot prevail against it.

(Marius Barbeau, *Huron-Wyandot Traditional Narratives in Translations and Native Texts*, Ottawa, The Queen’s Printer and Controller of Stationery, 1960, pp. 10-11)

Les mouffettes se liguent contre la variole

Il y a longtemps, un Indien alla rendre visite aux campements des hommes blancs. Les gens ainsi rassemblés louèrent ses services pour introduire la variole dans son pays. [Ils lui dirent]: « Débouche cette bouteille dans ton pays et laisse son contenu se répandre! » Alors il déboucha la bouteille au milieu d’une grande foule [de ses gens qu’il avait] convoquée. Quand ce fut fait, ils rentrèrent chez eux et tous furent attaqués par la variole, une sorte de maladie encore inconnue parmi eux. Tant d’Indiens moururent que les quelques-uns qui restaient s’enfuirent dans les bois et s’y rassemblèrent. Le gibier s’y assembla aussi et les animaux firent des plans pour se débarrasser de la nouvelle maladie. Mouffette dit: « Je suis sûrement capable de tuer la variole. » Les mouffettes se mirent donc en ordre de bataille pour couvrir tout le pays touché par la maladie et commencèrent à lancer leur odeur. Alors elles tuèrent la variole, dont les pouvoirs redoutables furent si diminués que ce n’était plus la même maladie que lorsqu’elle avait traversé les grandes eaux. Depuis ce temps, on sait comment prévenir la variole; c’est-à-dire qu’avant d’être malade, il faut boire cinq gouttes des sécrétions de la mouffette une fois par semaine pour être sûr de l’immunisation. Quand ceci a été fait, on ne court aucun danger, quel qu’il soit, en rendant visite à ceux qui sont atteints de cette sorte de maladie. Ce remède est en fait infaillible et la variole ne peut avoir le dessus sur lui.

(Marius Barbeau, *Mythologie huronne et Wyandotte. Avec en annexe les textes publiés antérieurement*, Traduction de Stephen Dupont, Montréal, Les Presses de l’Université de Montréal, 2017, p. 70. Notes omises)

VI. CAS CÉLÈBRES, MAIS NON CONFIRMÉS

► **XIV^e siècle AV. J.-C.** : les Hittites auraient lâché des béliers infectés par la tularémie pour propager l'infection chez leurs ennemis. Parmi les usages supposés d'armes biologiques dans l'Antiquité, c'est le seul exemple d'un agent infectieux destiné à déclencher une épidémie au sein d'une population.

► **VI^e siècle AV. J.-C.** : l'Athénien Solon remporte le siège de Kirrha en empoisonnant la rivière qui l'alimentait avec de l'hellébore. À la même époque, les Assyriens empoisonnent les puits de leurs ennemis avec de l'ergot de seigle (champignon contenant des alcaloïdes provoquant le mal des ardents).

► **V^e siècle AV. J.-C.** : les archers scythes trempent leurs flèches dans des mixtures de cadavres de vipères.

► **II^e siècle AV. J.-C.** : Hannibal le Carthaginois fait enfermer des serpents venimeux dans des pots de terre qui sont catapultés sur la flotte ennemie.

(« Quelques cas célèbres mais non confirmés », dans *Cahiers de Science & Vie*, n° 170, juillet 2017, p. 77)

VII. ATTAQUES AVÉRÉES À L'ARME BIOLOGIQUE

► **1346, SIÈGE DE CAFFA**: les Tartares catapultent des cadavres de pestiférés dans la ville génoise assiégée.

► **1422** : les troupes lituaniennes utilisent la même tactique lors du siège de la ville de Carolstein.

► **XVIII^e SIÈCLE**: la variole est disséminée chez les populations [amér]indiennes par les colons anglais.

► **PREMIÈRE GUERRE MONDIALE**: l'Allemagne et la France tentent d'utiliser le bacille de la morve pour décimer les chevaux adverses.

► **SECONDE GUERRE MONDIALE**: le Japon expérimente la guerre biologique en Mandchourie.

► **1984**: premier cas de bioterrorisme. La secte de Rajneesh contamine la nourriture de plusieurs restaurants de The Dalles (Oregon), avec des salmonelles: 751 personnes contaminées, 45 hospitalisations.

► **2001**: second cas de bioterrorisme. 7 lettres contaminées à l'anthrax sont envoyées dans l'est des États-Unis: 5 victimes.

(« 7 attaques avérées à l'arme biologique », dans *Cahiers de Science & Vie*, n° 170, juillet 2017, p. 77)

VIII. VEDETTES PANDÉMIQUES DES XX^E ET XXI^E SIÈCLES

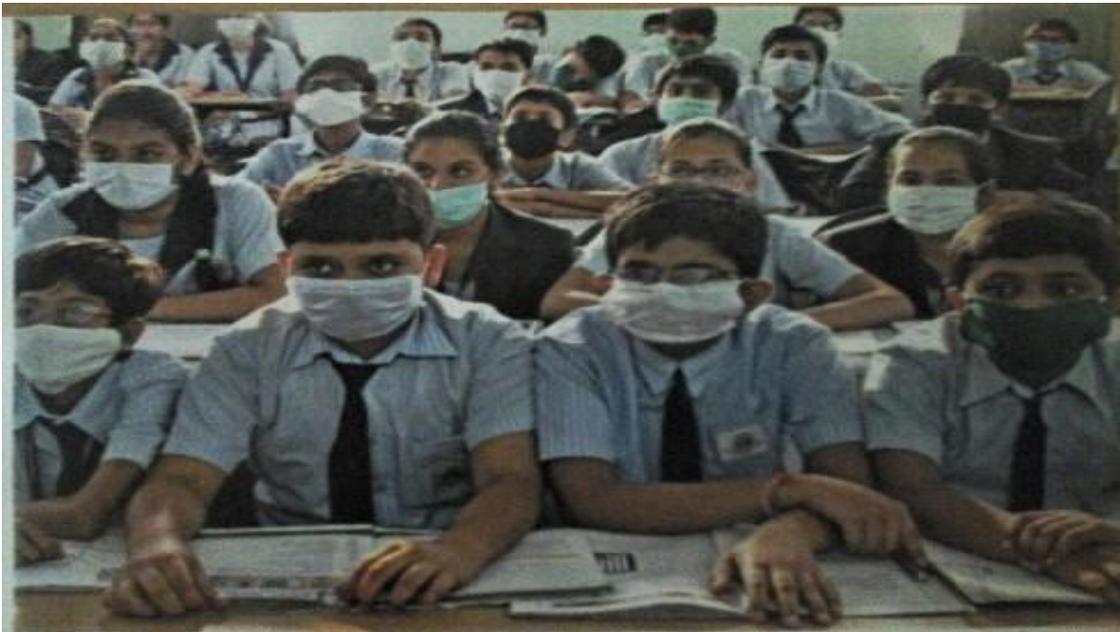
VIII.1. LA GRIPPE ESPAGNOLE : UNE LONGUE TRAQUE

Lancés très tôt aux trousseaux de la grippe espagnole, les biologistes ont dû patienter près de quatre-vingts ans avant de pouvoir identifier le coupable. En isolant et en analysant, grâce aux outils de la biologie moléculaire, des fragments du virus présents dans les échantillons de poumons appartenant à un jeune Américain mort de la pandémie en Caroline du Sud, en septembre 1918, le Dr Jeffery Taubenberger, de l'Institut de pathologie des forces armées de Washington, a établi en 1996 qu'il s'agissait d'un virus de type A et de sous-type H1N1. Ce même chercheur est ensuite parvenu à séquencer tout le génome du virus de 1918 à partir de fragments de tissus pulmonaires d'autres sujets morts entre septembre 1918 et février 1919, dont une femme inuit inhumée dans le pergélisol, en Alaska. Mieux: en 2005, Taubenberger et ses collaborateurs ont réussi à « fabriquer » en laboratoire des virus contenant au moins deux gènes du virus de la vague létale de l'automne-hiver 1918.

Une chose est certaine : en quatre mois, cette nouvelle flambée de grippe espagnole, d'une virulence extrême, occasionne 90 % des décès imputables à la pandémie. Partout, « *la maladie se caractérise par le jeune âge de ses victimes (entre 15 et 40 ans, les sujets plus âgés ayant peut-être été immunisés par l'épidémie de 1889), commente Anne Rasmussen. Le fléau se singularise aussi par la soudaineté de ses attaques, son extension géographique très rapide et son extraordinaire contagiosité par voie respiratoire. Enfin, les complications pulmonaires qui l'accompagnent (pneumonie, broncho-pneumonie) entraînent très fréquemment une issue fatale en quelques jours et peuvent donner aux mourants un teint noirâtre rappelant les manifestations du choléra* ».

(Philippe Testard-Vaillant, « Une longue traque », dans *Cahiers Science & Vie*, n° 170, juillet 2017, p. 82; notes omises)

▼ **À Ahmedabad, dans le nord-ouest de l'Inde, en mars 2015, les élèves portent un masque. Une mesure de précaution destinée à enrayer l'épidémie de grippe H1N1.** (Claude Chastel, « Des virus venus de nulle part », *La recherche*. Hors-série n°16, 2016, p. 19)

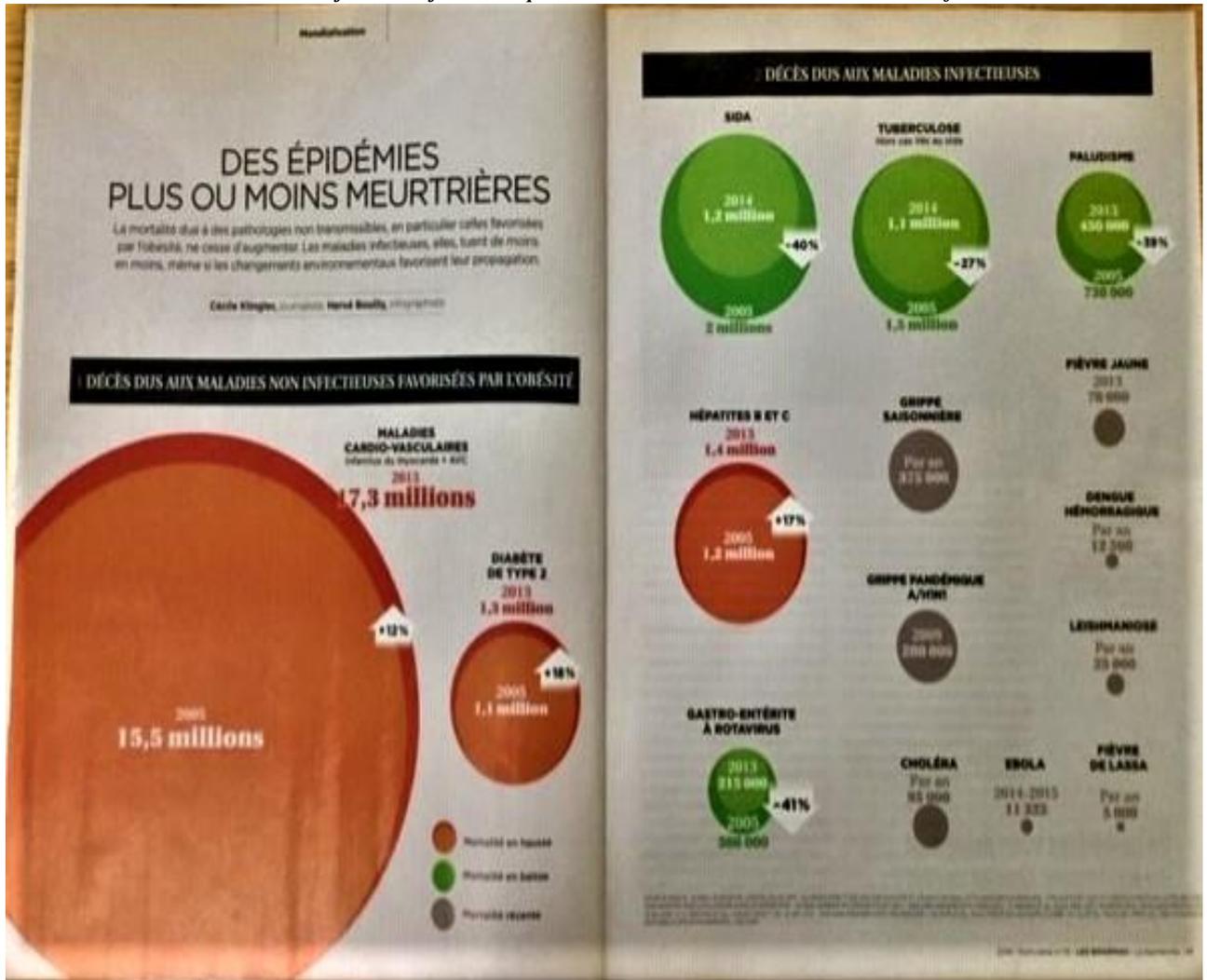


VIII.2. DES ÉPIDÉMIES PLUS OU MOINS MEURTRIÈRES

« La mortalité due à des pathologies non transmissibles, en particulier celles favorisées par l'obésité, ne cesse d'augmenter. Les maladies infectieuses, elles, tuent de moins en moins, même si les changements environnementaux favorisent leur propagation. »

(Cécile Klingler, journaliste, Hervé Bouilly, infographiste, *La recherche*. Hors-série n° 16, 2016, p. 19)

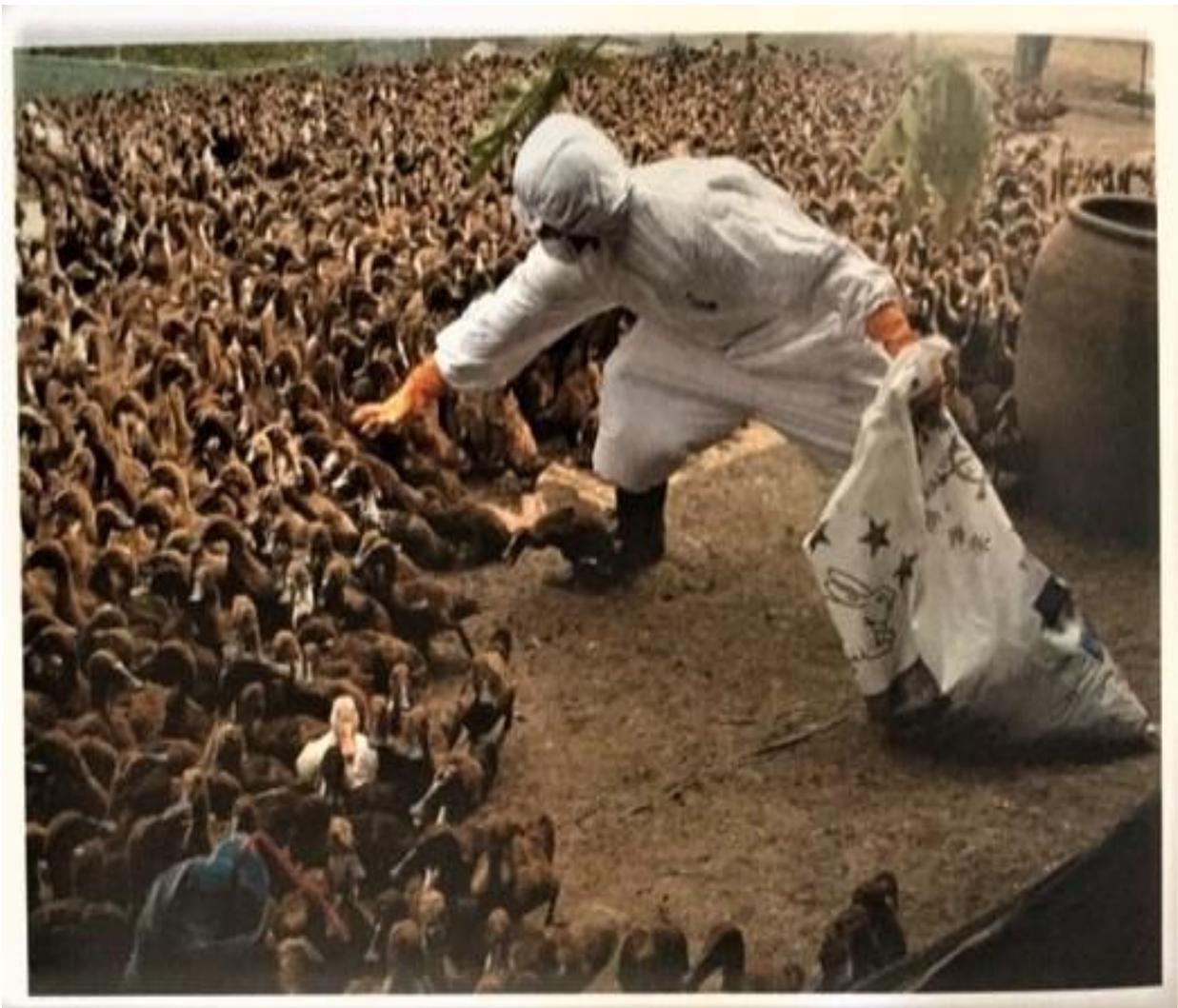
▼ 1 Décès dus aux maladies non infectieuses favorisées par l'obésité. // ▼ 2 Décès dus aux maladies infectieuses.



VIII.3. LA PANDÉMIE DU VIRUS ZIKA

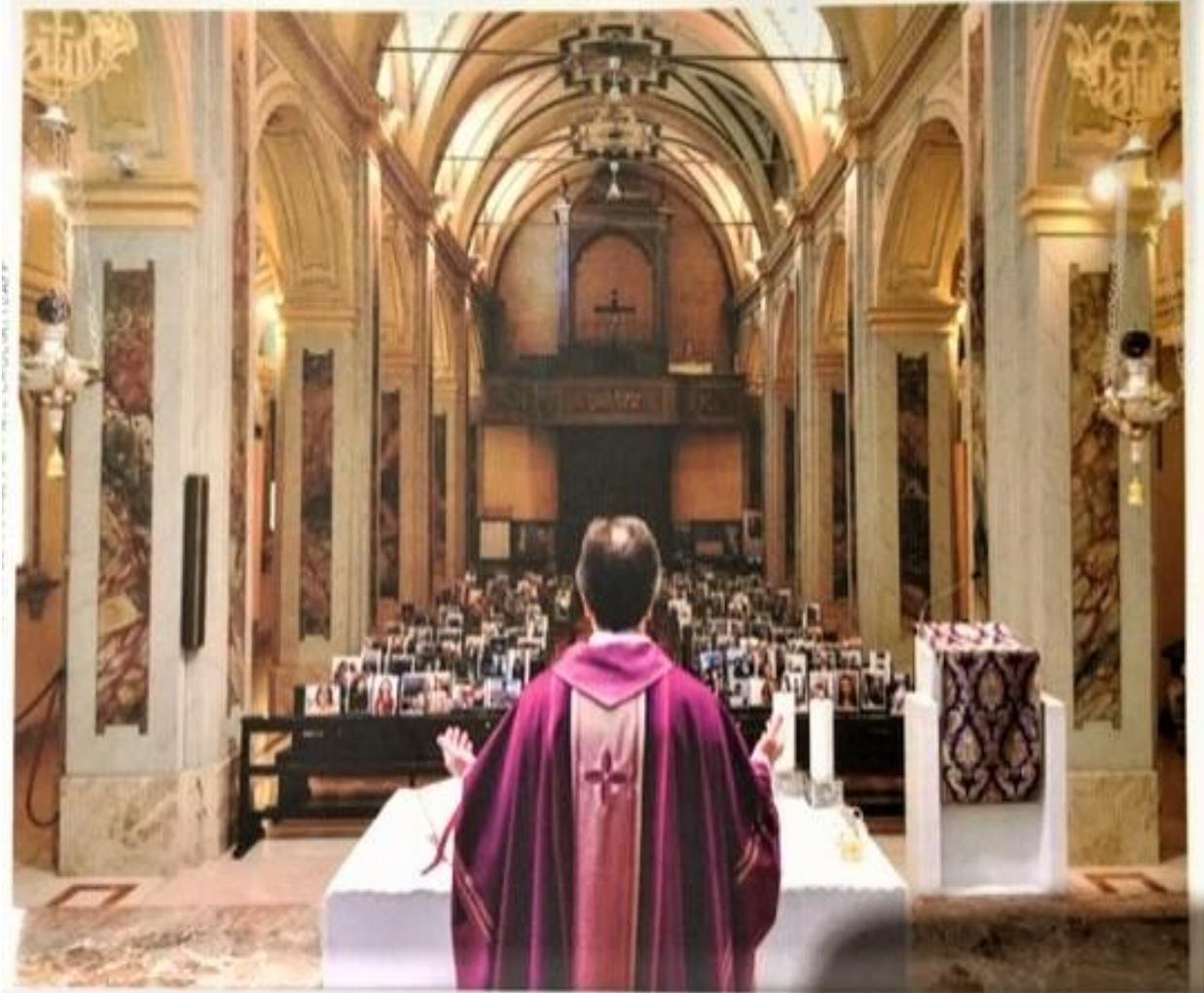


Le voyage du virus Zika. Le virus Zika est décelé pour la première fois en Ouganda en 1947. Depuis lors, il circule sans faire de bruit jusqu'en 2007. On connaît mal son implantation géographique en Afrique équatoriale. On sait qu'il se propage lentement vers l'Asie du Sud-Est, où l'on observe des cas sporadiques. La première véritable épidémie est repérée en Micronésie, dans l'île de Yap, en 2007. Depuis l'île de Yap, le virus se propage au gré des voyages de personnes infectées et déclenche des épidémies dans les zones d'implantation des populations des insectes vecteurs, *Aedes aegypti* et *Aedes albopictus*. L'épidémie la plus marquante éclate au Brésil en 2015 et se poursuit depuis lors, comptabilisant plusieurs millions de cas déclarés. Sans doute facilitée par les déplacements des spectateurs lors de la Coupe du monde de football, l'épidémie se propage des villes brésiliennes vers les zones tropicales de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale. Des cas sporadiques d'importation sont observés un peu partout dans le monde. En Europe, le premier cas de microcéphalie est diagnostiqué en avril 2016. (*Encyclopaedia Universalis 2017: La science au présent*, p. 45)



Des canards potentiellement contaminés par le virus H5N1 (grippe aviaire) vont être sacrifiés lors de l'épidémie d'octobre 2004, près de Bangkok en Thaïlande. Il s'agit de détruire, en éliminant ces animaux, une source de contamination épidémique. (*Encyclopaedia Universalis* 2007: La science au présent, p. 217)

COVID-19, LES RÉPONSES PASTORALES DES ÉGLISES



Le 22 mars 2020 – Don Corbari, curé de Robbiano (Italie), célèbre la messe dominicale devant les selfies des paroissiens collés sur les bancs vides. (Page couverture de *La Documentation catholique*, n°2539, juillet 2020)

IX. MÉMOIRE ET DÉCONFINEMENT

À la fin de la peste survenue à Oran, le docteur Rieux, qui s'est dévoué avec d'autres personnes, s'efforce de ne pas oublier: il se souvient en regardant la foule en liesse dans la ville déconfinée.

IX. 1. LA PESTE NE MEURT NI NE DISPARAÎT JAMAIS

« Du port obscur montèrent les premières fusées des réjouissances officielles. La ville les salua par une longue et sourde exclamation. Cottard, Tarrou, ceux et celle que Rieux avait aimés et perdus, tous, morts ou coupables, étaient oubliés. Le vieux avait raison, les hommes étaient toujours les mêmes. Mais c'était leur force et leur innocence et c'est ici que, par-dessus toute douleur, Rieux sentait qu'il les rejoignait. Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida alors de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.

Mais il savait cependant que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux s'efforcent cependant d'être des médecins.

Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse. »

(Albert Camus, *La peste*, Paris, Librairie Gallimard, 1947, pp. 254-255)

IX. 2. CORONAVIRUS : UN RETOUR À LA NORMALITÉ EST-IL POSSIBLE ?



À travers les chroniques du docteur Bernard Rieux, porte-parole de Camus, le lecteur apprend qu'une peste sévit à Oran, ville de 200 000 habitants située en Algérie. La ville sera isolée pendant plusieurs mois. La peste s'était d'abord annoncée par une invasion de rats avant de se répandre chez les humains. TIFFET (*Le Devoir*, les samedi 9 et dimanche 10 mai 2020, B12)

Deux fois par mois, *Le Devoir* lance à des passionnés de philosophie et d'histoire des idées le défi de décrypter une question d'actualité à partir des thèses d'un penseur marquant.

René Bolduc, professeur de philosophie et auteur, achève son « devoir de philo » par ces mots : « La pandémie ne tombera jamais dans l'oubli définitif. Elle marquera pour toujours nos esprits et notre mémoire collective. Soyons prêts, vigilants et généreux les uns envers les autres, sans nous illusionner. Voilà la leçon de Camus dans *La peste* ». (*Le Devoir*, les samedi 9 et dimanche 10 mai 2020, B12)